This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II B. 454

25.00
52
.414

DE
LA NATURE.
PETIT EXTRAIT
D'UN
GROS LIVRE.

. . . . . *Quid*
Dixerit attendas quâ ratione probet.
OWEN.

A GENEVE.

M. DCC. LXII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1963
OF OXFORD
LIBRARY

AVIS AU LECTEUR.

LE Livre DE LA NATURE *eſt devenu rare, c'eſt aſſez pour que l'on s'en occupe. Comme il vaut mieux juger par ſoi-même, que de raiſonner d'après les autres, on a eſſayé d'éclaircir & d'abréger la doctrine de cet Ouvrage. L'Extrait aura du moins l'avantage d'être plus court que le Livre. Les argumens étant plus rapprochés, il ſera plus aiſé d'en appercevoir la valeur & la liaiſon. Rien n'eſt tel que de ſimplifier pour mettre dans tout ſon jour la vérité ou l'erreur. L'Auteur ſera peut-être ſurpris que l'on abrège ce qui lui a paru trop concis; on avouë que l'on ne compte pas ſur ſon ſuffrage, mais on oſe affirmer que tout homme impartial qui aura lû le Livre & l'Extrait, trouvera que l'on n'a point affoibli ſes preuves. On a tâché d'être clair, on auroit fait plus d'efforts pour y réuſſir, mais à la vérité on s'eſt un peu preſſé, de peur que l'Ouvrage ne fût oublié lorſque l'Extrait paroîtroit. Quoi qu'il en*

ſoit, on n'a pû ſe réſoudre à laiſſer échapper cette occaſion de mettre en évidence la maniére de raiſonner de ces ſortes de Syſtématiques. La méthode de l'Auteur eſt très-favorable à ce projet, parce que l'enchaînement de ſes raiſons préſente lui ſeul à l'eſprit les terribles objections que l'on peut oppoſer à tous ceux qui écriroient dans les mêmes vûës. On n'a extrait que les deux derniéres Parties, comme elles découvrent clairement le principal but de l'Ouvrage, on peut le juger indépendamment du reſte. On a mis en caractères italiques, ce que l'Auteur eſt cenſé avoir ſous-entendu, ou ce qui réſulte néceſſairement de ſes principes, ou ce qui les met plus à découvert. On s'eſt permis quelques remarques, plutôt encore pour éclaircir le texte que pour le réfuter. On verra que l'on n'a eu d'autre projet que de dépoüiller le Livre DE LA NATURE *de ce qui pouvoit, par une application ſuperfluë, éloigner l'attention, & retarder le coup d'œil de l'eſprit.*

DE

LA NATURE.

PETIT EXTRAIT D'UN GROS LIVRE.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRES I. II. & III.

D'une règle de moralité. Il éxiſte dans l'homme un inſtinct qui en a toutes les qualités. Découvertes des modernes ſur le goût moral.

TOUS les Philoſophes anciens & modernes ſe ſont égarés : voici la vérité. Puiſque le Créateur n'a confié qu'à nos ſens le ſoin de notre con-

ſervation, ils ſont la ſeule règle qui nous fait juger ſainement des principes de métaphyſique & de morale. Car la raiſon eſt lente & fautive; les enfans & les ignorans ne ſont pas capables de profiter de ſes lumiéres; il faut un moyen prompt, ſûr, & univerſel; il ne peut donc être que corporel & machinal.

REMARQUE.

Pour notre conſervation, le corps ſeul ſecours le corps. La réflexion qui ſuit un ſentiment moral, nous fait ſentir au contraire que l'approbation, ou le blâme d'une action ne prend ſa ſource que dans notre ame, quoique l'expreſſion en ſoit auſſi ſubite que les mouvemens mêmes de nos corps. On apperçoit ici clairement la différence du moyen qui nous conſerve, à celui qui nous fait apprécier une bonne ou une mauvaiſe action. Tous deux ſont également prompts. Le premier eſt plus vif, mais il eſt obſcur; le ſecond eſt plus foible, mais le ſentiment & la raiſon s'uniſſent pour l'approuver.

CHAPITRE IV.

De l'inſtinct ou ſens moral comparé aux autres ſens.

L'AME pour juger du bien & du mal, a ſes organes matériels comme les autres ſens. Si le doux nous flatte, ſi l'amer nous répugne, le vice & la vertu font le même effet ſur nous par une opération ſemblable. Ainſi puiſque la même diſpoſition organique produit nos perceptions & nos ſenſations, le ſens moral eſt un ſixiéme ſens préciſément égal aux cinq autres. L'ame connoit & perçoit comme l'oreille entend. La conſonance & la diſſonance nous parviennent par des fibres, & de même les rélations du juſte & de l'injuſte.

REMARQUE.

Les ſens nous induiſent ſi ſouvent en erreur, qu'il ſeroit bien triſte pour l'humanité, que l'ame ne pût porter des jugemens, qu'à l'aide d'un ſens nouveau qui, par ſon analogie avec les anciens, nous abuſeroit preſque toujours. Cependant (*ſelon*

l'Auteur) ſes déciſions ſont toujours certaines. De plus, eſt-ce le goût qui décide de la douceur & de l'amertume ? Eſt-ce l'oreille qui juge d'un juſte ou d'un faux accord ? Les alimens, la vibration de l'air affectent le palais ou le tympan, & au même inſtant l'ame attribue à ces ſenſations les qualités qui leur ſont propres. Si l'ame eſt l'arbitre des objets ſoumis aux ſens, que conclure des ſentimens moraux & métaphyſiques ? Dans tous les cas, l'ame ſeule eſt capable de ſentir. Dans le premier, c'eſt rélativement au corps ; dans le ſecond, elle ſe replie ſur elle-même.

CHAPITRE V.

Recherche de l'origine du ſens moral, & de la maniére dont les objets moraux agiſſent ſur cet organe.

SANS objet externe, ou ſans organe, l'ame ne ſent point par elle-même. Les perceptions morales ſont des ſenſations du même ordre que les autres, quoique d'une autre eſpèce ; il leur faut donc, comme aux autres, un organe pour les occaſionner.

Plus le tact ſera parfait, plus les ſenſations ſeront parfaites. Tous les ſens ſont des eſpèces de tact; on peut donc riſquer d'avancer que le tact pourroit être aſſez perfectionné pour produire dans l'ame un ſentiment moral, parce que la Nature doit être uniforme.

Puiſqu'on perçoit la couleur d'un objet & la moralité d'une action, & que pour percevoir la couleur, il faut un organe, il faut donc auſſi à l'ame un organe qui lui tranſmette les objets moraux. Cette analogie eſt conſtante, la certitude qui en découle eſt à ſon dernier période. Pour la confirmer, il ne faut qu'ajouter que nos idées ſont en dépôt dans la ſubſtance médullaire.

Quoique je ne me mette guères en peine d'expliquer quel eſt l'organe par lequel l'impreſſion des objets moraux agit ſur notre ame, je ne l'admets pas moins par la raiſon de l'analogie des autres ſens. Nous ignorons comment le ſentiment des couleurs s'excite en nous, pourquoi ſçaurions-nous comment nous appercevons la

moralité des actions. Il ne s'agit pour fixer cet organe moral, que de déterminer quel nerf, ou quel fibre ſortant du *ſenſorium*, & aboutiſſant aux ſens ordinaires, agira par ce moyen ſenſible ſur notre ame, & lui tranſmettra les actions morales. Je ne vois pas que l'on doive avoir de la répugnance à admettre cet organe, quoique ſon ſiége ſoit inconnu.

REMARQUE.

Par les loix de l'union de l'ame & du corps, nos organes nous ſervent à percevoir les objets ſenſibles, chacun le croit ſans peine; mais on n'eût pas ſoupçonné, que de cette néceſſité ſimple en elle-même, on pût en déduire une néceſſité pareille, & l'étendre à des objets qui n'ont aucun rapport avec la matiére. Cette extenſion eſt telle que ſi, pour faire plaiſir à l'Auteur, on ſuppoſoit l'ame & toutes ſes perceptions matérielles, les objets, il eſt vrai, agiroient ſur les ſens à raiſon de la différence des organes, toujours & uniquement par le contact d'un corps ſur un autre corps; mais où ſeroit le point de contact, par lequel l'image de la vertu frapperoit l'organe moral? Le ſon d'un inſtrument, les couleurs du priſme, les parties volatiles de la roſe frappent immédiatement

l'oreille, l'œil, & l'odorat, parce que la matiére quelconque modifiée en parties lumineuſes, en corpuſcules odoriférants, ou en particules aëriennes plus ou moins agitées, frappe réellement les organes matériels; mais l'humanité, la juſtice ne ſont point de la matiére ſubtile. Quand nous aurions un organe analogue à ces vertus, elles n'auroient point de corpuſcules capables de le frapper. Enfin nos cinq ſens nous donnent nettement, par une ſorte d'inſtinct, l'idée de cinq perceptions occaſionnées par l'intervention de la matiére: pourquoi le ſixiéme organe que l'on ſuppoſe, ne nous donnera-t-il par le même inſtinct, que l'idée d'une perception incommenſurable avec toute eſpèce de corps? C'eſt ici que la règle de l'analogie eſt déciſive, au lieu que de la façon que l'Auteur l'employe, c'eſt une abſurdité de plus, parce qu'il commence par ſuppoſer que la perception morale eſt matérielle, pour prouver qu'elle l'eſt.

CHAPITRE VI.

De l'influence du ſens moral ſur la Société & ſur les Loix poſitives.

Les ſentimens moraux ne ſont autre choſe que la loi de la Nature. Le ſens

moral nous la fait connoître, & nous la rappelle dans la Société. Les Légiſlateurs l'ont exprimée à l'aide du ſens moral; il nous ſert également pour juger ſi leurs loix ſont bonnes ou mauvaiſes.

CHAPITRE VII.

Le ſens moral eſt la ſource de l'amabilité intérieure de la vertu, & de la laideur intrinſèque du vice.

Je ne m'amuſerai pas à deviner comment & pourquoi la vertu eſt aimable par elle-même, & excite en nous un ſentiment de plaiſir & d'admiration, ni comment & pourquoi le vice nous accable de remords, & a une laideur intrinſèque qui le rend haïſſable. L'intérêt de la Société ne me permet pas de m'attacher à cette vaine ſubtilité.

Nous verrons dans la ſuite l'Auteur manquer à ſa promeſſe, ſans rien ajouter à la force de ſes preuves.

CHAPITRE VIII.

Des impreſſions agréables & déſagréables qui accompagnent les ſentimens moraux, & règlent les diſtinctions morales.

La vertu n'eſt vertu que parce qu'elle nous plaît, le vice n'eſt conſtitué vice que parce qu'il nous déplaît. Cette répugnance ou ce goût ſont involontaires & naiſſent de la même maniére que les ſenſations flatteuſes ou déſagréables, occaſionnées par de bonnes ou par de mauvaiſes odeurs.

Otons des ſentimens moraux les impreſſions agréables ou déplaiſantes qui en ſont inſéparables, nous reſterons dans une indifférence extrême. Une belle, une mauvaiſe action ne ſera plus qu'une affaire de calcul, que l'on approuvera ou que l'on condamnera ſans attrait & ſans horreur. Reſtituons la ſatisfaction & le dégoût intérieurs, la vertu nous redevient chère, & le vice odieux. Ces idées de plai-

ſir & d'averſion ne peuvent donc affecter notre ame que par les rapports des objets matériels. L'humanité ſeroit bien foible, ſi elle n'avoit pour ſuppôt qu'une froide ſpéculation du tort ou des avantages qui réſultent de telles ou de telles actions ; mais elle eſt tout autrement ſûre & puiſſante, dès que des impulſions organiques règlent nos jugemens.

REMARQUE.

L'invention du ſens moral a été ſuffiſamment détruite. L'ame a ſans doute du goût pour la vertu, de l'horreur pour le vice, & ce goût n'eſt ſûrement pas une émanation de la matiére. La raiſon enfin confirme & admire le ſentiment rapide qui nous entraîne vers l'humanité. Si ce Juge puiſſant & éclairé ne la défendoit pas, l'intérêt des paſſions toujours plus fort que le ſens moral, auroit bientôt abſorbé ce précieux don de la nature.

CHAPITRE IX.

Cauſes de la dépravation du ſentiment moral, & moyens de le perfectionner.

La Société peut ſeule perfectionner le ſens moral, & la Société l'a altéré. Les

vices, les paſſions, la ſubtilité de l'eſprit affoibliſſent ſon organe. Que l'on ſuive exactement les ſentimens qu'inſpire la Nature, il recouvrera ſa premiére perfection.

En retranchant de cet apophtegme la matérialité du ſens moral, l'Auteur aura dit quelques vérités connues & utiles.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE I. & II.

De l'origine des eſprits.

L'AME éxiſte certainement dans le germe avant qu'il ſoit développé, parce qu'il ſeroit ridicule d'imaginer que les ames errantes attendent l'occaſion d'animer les plaiſirs de Vénus. *On peut regarder l'induction qui naît de cette ridiculité, comme l'axiome qui ſert de baſe à tout le ſyſtème.*

Les germes ſont préexiſtants. Ils contiennent ce qui convient excluſivement à chaque eſpèce *de corps*; or il convient à l'eſpèce humaine d'être un compoſé d'ame & de corps; donc l'ame & le corps ſont in-

Ceux qui n'auront pas lû le Livre auront de la peine à ſe perſuader que l'Auteur ait parlé ſérieuſement à la fin de ce chapitre, &

qu'il n'ait pas apperçu combien ſa preuve eſt vicieuſe par la forme & par le fond.

nés dans le germe. Les ames d'ailleurs peuvent être unies au plus petit volume de matiére, comme au plus conſidérable; Dieu a donc uni les ames au plus petit germe à l'inſtant de la création. Au ſurplus cette ame, cet eſprit n'eſt encore ni corporel, ni ſpirituel, cependant il éxiſte.

REMARQUE.

Si on peut croire ſans abſurdité que Dieu crée des ames au moment qu'il dévelope les germes, ou quelque tems après, ſans aller plus avant, tout le ſyſtême eſt détruit.

Il n'eſt pas difficile d'appercevoir que cet argument ne porte que ſur une fauſſe définition. On conçoit indépendamment de cette inſtruction, que les germes contiennent toute la forme matérielle du fœtus qui doit éclorre, & que l'Etre ſuprême a le pouvoir de créer l'ame qui l'anime au moment que ſa toute-puiſſance féconde le germe, ou quelque tems après, s'il le juge à propos. En vérité il auroit fallu commencer par prouver que le germe étoit inſéparable de l'intelligence, avant d'affirmer ſans preuve qu'ils ſe développent au même inſtant.

CHAPITRE III.

Loix de l'union de l'esprit & du corps.

Il est évident que l'on a tort de distinguer le corps de l'ame, parce que l'on expliqueroit plus facilement leur union, si l'on pouvoit les confondre.

On est certain que l'esprit reçoit des perceptions à l'occasion des organes corporels, pendant qu'il est de la même évidence que le pouvoir que l'esprit a sur le corps, n'est que la réaction de la sorte d'existence que le corps lui a donnée.

Quoiqu'il me soit impossible de sçavoir si ce que j'appelle mon ame pourroit penser indépendamment de mon corps, & si ce que j'appelle mon corps pourroit penser indépendamment de l'idée que j'ai de l'esprit, je suis certain que mon esprit ne pourroit penser sans mon corps.

Ce qui me le démontre, c'est que je vois clairement la médiation de mon corps dans toutes les opérations de mon esprit,

Je ne me ſouviens pas d'avoir penſé avant que mes organes fuſſent perfectionnés. Je n'ai vû ni dans moi, ni dans les autres aucune preuve d'intelligence, que dans le cas où l'animal eſt ſain, & lorſque ſes organes ſont perfectionnés.

L'ame ne ſe connoît que par le corps. Si elle ſe connoiſſoit par elle-même, elle ſçauroit qu'elle eſt ſpirituelle; or je ſuis ſûr que la mienne n'a aucun ſentiment de ſa ſpiritualité.

REMARQUE.

Eſt-il bien certain que cette explication fût plus commode dans l'hypothèſe d'une ſeule ſubſtance matérielle, & ſeroit-ce d'ailleurs une raiſon pour qu'elle fût plus croyable?

Il eſt évident que l'eſprit a des perceptions à l'occaſion du corps, il eſt de la même évidence que l'entendement conçoit des idées incorporelles, & qu'il ſe perſuade que l'on peut avoir des idées qui n'ont aucun rapport avec la matiére; au lieu que l'on ne peut avoir la conſcience de ſes ſenſations, ſans que l'intelligence ſoit déjà capable de les enviſager. Il eſt abſurde de dire qu'un Etre ſans intelligence produiſe une intelligence qui agit enſuite ſur cet Etre corporel. On répond ici une fois pour tout à ce ſophiſme ſi ſouvent répété.

Tout homme qui croira ſentir malgré lui une différence totale entre ſon corps & ſon eſprit, verra diſparoître à l'inſtant l'argument & le ſyſtème.

CHAPITRE IV.

De l'état des eſprits ou ames avant la fécondation & le développement des germes organiques auxquels ils ſont unis.

L'ESPRIT uni au germe préexiſtant, ne ſent ni ne penſe avant le développement de ce germe. J'ai prouvé qu'il ne peut agir indépendamment du corps, & l'on voit bien qu'il eſt impoſſible que les organes lui préſentent des perceptions avant ſa fécondation. Au reſte, ſi l'on me demande ce que c'eſt que cette ame ou cet eſprit dont je veux parler, qui éxiſte ſans penſée, ſans ſentiment, & ſans aucune perception, comment il peut être inné dans le corps, comment on peut le ſuppoſer en le regardant comme un être qui ne nous préſente aucune des idées que nous offrent ces mots corps & eſprit: je répondrai

On a vû comment cela eſt prouvé.

à ces frivoles queſtions, que je ne ſçais point tout cela, & que je ne m'en embarraſſe guères, parce que j'ai démontré que l'eſprit eſt préexiſtant dans le germe, & qu'il ne peut penſer avant ſa fécondation. Je ne prétends pas non plus dire que l'ame réſulte de l'action, ou de l'harmonie de l'ame & du corps, puiſque l'ame éxiſte avant le développement du germe, & par conſéquent avant l'harmonie que le ſeul développement fait éclore.

L'Auteur ne s'embarraſſe de rien.

Que prétend-il donc?

REMARQUE.

Ce Chapitre & tant d'autres ſont ſi biſarres, que ceux qui n'auront pas lû le livre, ne croiront pas que cet extrait ſoit fait de bonne foi. On oſe pourtant aſſurer que l'on ne s'eſt pas écarté un inſtant de la logique de l'Auteur, de l'enchaînement de ſes preuves, & de la nature de ſes réflexions.

CHAPITRE V.

De l'eſſence de l'ame.

L'ESSENCE de l'ame n'eſt pas dans la penſée, puiſque j'ai démontré que l'ame

dans le germe ne penſe ni à elle, ni à lui. Il faut ſur-tout remarquer que les eſſences des choſes ne tiennent pas indiſpenſablement à cette réunion d'idées claires qui forcent notre eſprit à s'en faire une notion diſtincte. Les idées claires de l'aſſemblage des modifications nous égarent. Il faut chercher dans d'autres idées *qui ne préſentent rien de clair à l'eſprit*, le *ſubſtratum* des modifications. On voit donc clairement que l'eſſence de l'ame n'eſt ni la penſée, ni ce qui peut lui convenir, mais un ſujet dont les modifications ſubſtantielles ou accidentelles ne nous retracent jamais l'image de la penſée. Si nous ne trouvions pas la Religion dans notre chemin, nous vous déclarerions nettement, ſi l'ame eſt matérielle, ou non. En cas que l'on doute de la ſolution du problème, on conviendra que le prétexte de la Religion eſt ſuffiſant pour l'éluder. Au reſte la théorie de la matérialité de l'ame eſt très-innocente. Eh ! pourquoi ne ſerions-nous pas ſur cela de l'avis de Tertullien, d'Arnobe, & d'Irénée, *quoique nous n'en*

TAYLOR INST. OXFORD.

soyons pas sur le reste ? Tout cela est démontré.

REMARQUE.

On n'a répondu un peu méthodiquement qu'à ce Chapitre du Livre, parce qu'il en est le principal fondement, moins cependant pour le combattre, que pour confondre tous les Ouvrages du même genre. En vérité celui-ci n'auroit pas mérité que l'on y fasse une attention sérieuse. Comme cette réfutation auroit été trop longue pour une notte, on l'a renvoyée à la fin de l'extrait.

CHAPITRE VI.

De la génération des esprits.

Il suit de tout ce que j'ai affirmé, que la génération des esprits n'est que le développement des germes.

CHAPITRE VII.

L'esprit commence l'exercice de ses facultés, en raison du développement organique du corps.

Il suffit de lire ce Chapitre pour le ré-

Le germe fécondé, le sujet matériel des pensées, & l'être pensant (si l'on veut le

nommer ainſi) croiſſent de compagnie & ſe préparent à penſer. Ils ſortent ainſi inſenſiblement, & ſans aucune idée ni volition, de leur état naturel d'inaction & de ſtupidité.

futer. On craindroit de ſe répéter, ſi l'on faiſoit de plus fréquentes répliques à un cercle vicieux, qui eſt toujours à peu près le même.

La premiére perception de l'eſprit eſt très-peu de choſe, c'eſt ſeulement la différence de penſer un peu, ou de ne point penſer du tout. L'organiſation ſe perfectionne enſuite inſenſiblement avec l'eſprit, de même que les membres acquiérent par dégrés la perfection, l'agilité & la ſoupleſſe dont ils ſont ſuſceptibles. L'eſprit qui leur commande, acquiert ſucceſſivement la ſcience de leur commander à propos, à la ſuite des réflexions juſtes & des ſentimens vifs dont il devient capable. On pourroit dire que l'ame eſt au corps comme la matiére ſubtile de la lumiére eſt au ſoleil, ſi l'on conſidére la lumiére comme une matiére ſubtile, qui par la rapidité du mouvement que cet aſtre lui communique, excite en nous les perceptions cauſées par le corps lumineux. On voit que cette lumiére ne pour-

Effectivement celui qui dévoreroit, de ſens froid, cette petite difficulté, pourroit enſuite aller loin ſur le reſte.

roit exiſter ſans le concours du ſoleil, & de l'eſpèce de matiére ſur laquelle il agit. Cette comparaiſon donne une juſte idée de l'union du corps & de l'ame. Il eſt évident qu'elle ne peut penſer que par le développement du germe.

REMARQUE.

La perception de la lumière eſt une ſenſation dans une intelligence. Dans la nature, c'eſt l'agitation de certaine matiére plus ou moins ſubtile, conformée de telle ou telle matiére. Il ſeroit difficile de deviner ce qui peut réſulter d'une pareille comparaiſon.

CHAPITRES VIII. IX. & X.

Premiere ſuite des loix de l'union de l'ame & du corps. Du progrès de l'entendement conſidéré dans le développement du fœtus. Examen de pluſieurs queſtions au ſujet de l'analogie entre le progrès de l'entendement & celui du développement des organes.

L'ESPRIT ne penſe que par le corps, le corps a beſoin du développement de

l'organiſation qui perfectionne en même-tems le ſyſtème intellectuel. On voit par l'expérience d'Ariſtote que la tête eſt ce qui ſe forme le premier dans le fœtus ; c'eſt que le *ſenſorium* qu'elle contient, eſt abſolument néceſſaire au développement des facultés intellectuelles. On voit que l'eſprit profite de tous les dégrés de perfection de l'organe pour s'inſtruire ſucceſſivement & ſe perfectionner : on conçoit à trois ans, à ſix on raiſonne, & on raiſonne bien mieux à vingt.

Il eſt certain que perſonne ne ſe rappelle ce qu'il penſoit dans le ventre de ſa mère : on penſoit cependant, puiſque le germe étoit développé ; mais les fibres du cerveau manquoient de conſiſtence, & ne traçoient point d'images ſenſibles à l'eſprit. Par la même raiſon, nous nous reſſouvenons à peine des premieres années de notre enfance, il ne nous en reſte que des traces confuſes : cette dégradation eſt infinie & inſenſible.

REMARQUE.

C'eſt que l'ame unie au corps ; ſa réminiſcence

eſt intimément attachée à la mémoire matérielle dépendante des objets ſenſibles. Cette attention de ce que l'on appelle *nature*, à perfectionner d'abord la tête de l'animal, ne ramène certainement pas au matérialiſme. Au ſurplus cette action infatigable d'un agent qui laiſſe entrevoir ſi promptement des penſées, qui profite rapidement de toutes les occaſions & de tous les moyens pour perfectionner ſon intelligence, n'eſt pas une remarque bien favorable au ſyſtème de l'Auteur. Elle prouve ſeulement qu'avant le développement du corps, on n'apperçoit aucune idée dans les autres, & qu'en ſoi-même les premiéres traces dont la foibleſſe eſt extrême, ont été, pour ainſi dire, recouvertes par des traces plus fortes & plus vives qui ſe préſentent ſeules à l'eſprit, dès qu'il cherche à ſe rappeller les premiéres. Cette réflexion ſeule répond ſolidement à l'induction que l'on voudroit tirer de ce que nous avons perdu la mémoire de nos premiéres années.

CHAPITRE XI.

Du ſyſtème intellectuel vû dans l'appareil intérieur du cerveau.

L'Anatomie ne nous apprendra pas la rélation néceſſaire qui peut exiſter entre une penſée & un ſ.

L'ANATOMIE va nous prêter ſon flambeau. Elle nous apprend que les nerfs, pulpes nerveuſes à leur naiſſance, & corps plus ou moins tendues dans leur cours,

ſont ſemés de corps glanduleux ſingulié- bre, & elle ne
rement organiſés. Leurs différences ſe nous fera rien
diſtinguent à la ſimple vûe. Sans doute voir de ſatis-
que les fibres ſenſitifs varient comme nos faiſant dans
ſenſations, & que le même nerf peut ſe la moëlle du
modifier dans des différences infinies. cerveau.

L'ame doit toutes ſes idées aux ſenſations, & le changement d'idées dépend de la préſence de l'objet. Il découle de ces réflexions qu'il eſt trois eſpèces de fibres, les uns chargés de faire naître en nous des ſenſations, les autres des idées, & les derniers une volonté. Ces fibres très-diſtingués les uns des autres, ont la même correſpondance que les ſenſations, les idées, & les paſſions ou volontés. On pourroit appliquer ici avec ſuccès le ſyſtème du corps ſonore. Puiſque la propor- Voilà un ſingulier argument.
tion harmonique donnée par la Nature, produit l'idée des ſons *dans un Etre intelligent*, pourquoi l'ame & l'intelligence ne ſeroient-elles pas fondées ſur la proportion harmonique ſeulement adaptée au matériel des opérations de l'ame. On conçoit d'abord qu'il eſt aſſez vraiſemblable

que la matiére penſe plûtôt dans la proportion harmonique, que dans toute autre. Il eſt évident qu'il y a en nous des fibres volitifs, des fibres ſenſitifs, & des fibres intellectuels.

CHAPITRES XII. & XIII.

De la ſenſibilité, & de la nature & diverſité des ſenſations.

La ſenſibilité dans les fibres, eſt la puiſſance de mouvoir l'ame; dans l'ame, c'eſt le ſentiment de l'impreſſion que leur ébranlement fait ſur elle. L'action des objets ſur les fibres, eſt un mouvement ou impulſion. On n'en ſçait pas davantage.

La diverſité des ſenſations ſe réduit à cinq chefs, ſçavoir, la nature de l'organe, la variété des objets qui l'affectent, la vivacité de l'impreſſion, le rapport des objets avec notre conſtitution, & la diſpoſition des fibres.

La nature de l'organe varie les ſenſations, & les rend eſſentiellement diffé-

rentes. Plus le corps auroit de ſens, plus il auroit de maniéres de ſentir.

La diverſité des objets qui affectent nos organes, varient le ſentiment du goût, des couleurs, du tact &c. toujours ſelon la nature de l'organe & la différente texture des corps qui l'affectent.

La force des ſenſations dépend de la force de l'impreſſion des objets ſur l'organe.

Les ſenſations varient ſelon le rapport de leurs objets avec notre conſtitution. C'eſt ainſi qu'elles jettent dans l'ame le ſentiment du plaiſir & de la douleur. Elle eſt affectée de l'un ou de l'autre, ſuivant que le mouvement imprimé aux fibres, eſt plus ou moins favorable à leur organiſation; & ſelon la force de ce mouvement, le dégré intenſe de la ſenſation augmentera ou diminuëra dans une gradation indéfinie.

Les changemens qui arrivent dans l'organiſation, varient la maniére dont elle modifie les objets, ſans jamais leur procurer d'autres ſenſations que celles qui leur ſont propres.

REMARQUE.

Ceci doit donner envie de lire le beau traité de l'imagination du P. Mallebranche, & ce qu'il dit des loix de l'union de l'ame & du corps. Ces cinq articles ont parû assez bien faits & clairement présentés. Rien n'est plus propre à expliquer la progression, les accidens & les foiblesses de l'esprit humain, dans le sentiment de ceux qui croyent l'ame spirituelle. On voit en quel sens l'ame peut dépendre des ressorts que l'on ne peut regarder que comme des causes occasionnelles. On voit qu'en conséquence des loix que l'Auteur de la Nature a établies, nos organes, selon cinq ordres différents, ne présentent toujours à la réflexion qu'une variété de formes & de mouvements intimément unis à des sensations, des sentimens & des idées qui n'ont aucun rapport nécessaire avec ces mouvemens & ces formes.

CHAPITRES XIV. XV. & XVI.

Seconde suite des loix de l'union de l'ame & du corps. De l'entendement. De la nature & de l'origine des idées.

Si l'esprit uni au corps n'agit, selon la seconde loi, que par son intervention, les

ſenſations & la ſenſibilité de l'eſprit ſuivent le jeu des fibres du corps. L'idée conſidérée dans le fibre intellectuel, n'eſt que ſon ébranlement; dans l'eſprit, c'eſt l'idée qu'il a cauſée, & cette idée eſt l'image d'un objet entré dans l'eſprit.

Quoique l'eſprit n'apperçoive aucune liaiſon entre une idée & un fibre, comme nous avons dit qu'il y avoit des fibres intellectuels, tout s'arrangera en ſuppoſant que la Nature accorde un fibre à la douziéme ou à la quinte du fibre ſenſitif. Voilà comme on acquiert la perception de ce que l'on ſent.

Mallebranche a dit que l'ame ne connoiſſoit les modifications que par ſentiment. *Bien entendu que le ſentiment, dans ſon ſyſtème, ne vouloit pas dire ſans doute un ſentiment corporel, mais le ſentiment certain de ſon exiſtence.* Mallebranche (ſelon notre Auteur) s'eſt trompé.

Lock n'a pas été plus heureux en diſant que l'eſprit avoit quelque notion de ſes opérations par la réflexion qu'il y fait en ſe repliant ſur lui-même; mais pour-

quoi & comment ſe replie-t-il ſur lui-même, pourroit-on répondre au ſage Anglois ? Cette réaction eſt une opération de l'eſprit : Où en trouver la cauſe matérielle ? Ce grand homme, ni perſonne n'a encore répondu à cette difficulté, je vais la réſoudre.

Mes fibres expliquent tout. Ils ont une force d'inertie, & comme d'un autre côté ils ſont intelligens, ils s'apperçoivent qu'ils réſiſtent aux ſenſations. En voilà aſſez pour ſçavoir que ce ſont ces fibres qui penſent, parce qu'ils ſentent, ſans m'embarraſſer de ſçavoir *comment ils ont ſçu que c'étoient eux qui exiſtoient, condition ſans laquelle il eſt aſſez difficile de ſçavoir que l'on ſent.*

Ce qui eſt en lettres italiques eſt décrit contre l'Auteur.

On voit d'abord que la réaction eſt proportionnée à l'action, la réſiſtance à l'impulſion, l'attention à la vivacité de la ſenſation, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'expliquer plus clairement pourquoi *l'ame s'eſt aviſée d'avoir de l'attention, la premiére fois qu'elle en a eue.*

REMARQUE.

On se rappellera facilement, que ce que l'Auteur appelle en général une loi, n'est que l'assertion qu'il a donnée.

Encore une fois, personne ne doute que les idées ne fassent impression sur le corps, personne ne voit la moindre affinité entre une idée & un fibre, tandis que l'on comprend facilement que leur liaison accidentelle n'éxiste & ne peut éxister que dans la volonté du Créateur.

Lock qui croyoit les Etres pensants, spirituels par leur nature, ne se seroit pas fort embarrassé de connoître la cause matérielle de la réaction de l'esprit. Au reste cet argument contre Lock paroit insoluble, quant à la partie de son système, dont les matérialistes voudroient se prévaloir.

CHAPITRES XVII. & XVIII.

De la simplicité, de la composition, & de la décomposition des idées.

TOUT s'explique par les fibres. Les uns se chargent de la métaphysique & de la physique, les autres de la morale, les autres du plaisir & de la douleur. Leur

harmonie répond à celle des idées qu'ils ont ſeuls produites. Plus il y a de fibres en mouvement, plus on a d'idées.

La théorie de leur décompoſition eſt la même que celle de leur compoſition. A meſure que les mouvemens des fibres ſe ralentiſſent, les idées ſe décompoſent. Si un ſeul fibre remue, on n'a qu'une idée. S'il n'y a aucun mouvement dans les fibres, *on n'a point du tout d'idées.* Il faut ſurtout remarquer que les fibres étant impénétrables, l'ame ſeule par une propriété que n'a point la matiére, *quoique elle-même ſoit matérielle*, réunit métaphyſiquement pluſieurs images phyſiques, ſéparées par la nature des corps, *ſous un ſeul point métaphyſique & indiviſible.*

Que d'argumens contre lui-même!

CHAPITRE XIX.

De la liaiſon de nos idées.

La liaiſon de nos idées eſt ou naturelle, ou artificielle. Par la premiére, tout ſe

tient dans l'Univers, tous les êtres ont des rapports & nous avons les idées de toutes ces rélations. Mettons à la place de ces idées les fibres intellectuels : pourquoi ces fibres n'auroient-ils pas par leur mouvement, les mêmes rapports & les mêmes différences que la Nature a mis entre tous les êtres ? La même harmonie éxiſte ſans doute entre les vibrations des fibres qui nous tranſmettent les idées des choſes. Lorſqu'une idée me rappelle une autre idée, cela ne vient que de ce que l'ébranlement d'un fibre en ébranle un autre.

Il eſt difficile de ſe rendre à cette invitation.

La liaiſon artificielle, dépend de l'ordre qu'il nous plait de mettre dans nos idées, ſelon nôtre maniére de voir & de raiſonner. Quelquefois même nous dérangeons l'ordre éternel de ces fibres. Voilà comment nos idées naturelles peuvent être radicalement détruites, malgré la néceſſité de leur éxiſtence *phyſique, éternelle & invariable.*

REMARQUE.

Que dire à un homme qui ſuppoſe qu'il peut

exister des rapports réels d'images sensibles entre un oiseau, son chant, notre oreille & nos yeux! Ce que Mallebranche, (dont ce chapitre est tiré) appelle des rapports naturels, ne consiste que dans certaine organisation intérieure, qui devient la cause naturelle occasionnelle de nos idées, rélativement à l'ordre établi dans la nature. Il est singulier que des principes aussi féconds en conséquences justes & lumineuses, soient mis en œuvre d'une maniere si opposée à la raison & à l'esprit de celui qui les a imaginés.

CHAPITRE XX.

Du jugement & de la connoissance intuitive.

Nous avons vû que les idées étoient entre elles comme la vibration des fibres. Cela posé, nous rendrons facilement raison de tous les phénomènes. On voit d'abord que le jugement n'est que la comparaison du rapport des vibrations des fibres & des résistances égales au mouvement. Puisque l'esprit, en réagissant sur les modifications, parvient à connoître chaque idée en particulier, il est évident

En effet celui qui a apperçu cette premiére réaction intelligente

qu'en réagiſſant ſur deux idées & ſur leurs rapports, il jugera de ces rapports. Tout cela peut très-bien ſe faire matériellement, parce qu'en accordant à la matiére la faculté de produire une idée par ſa réaction, pourquoi la ſubſtance du cerveau ne pourroit-elle pas s'occuper à comparer les idées qu'elle a produites? *Dira-t-on que chaque fibre étant (comme je l'ai obſervé) ſéparé d'un autre fibre, le porteur de chaque idée ne connoiſſant que la ſienne, ne pourra la comparer avec celle de l'autre? Tout cela s'explique par la proportion harmonique de M. Rameau.*

d'un Etre ſans intelligence, peut aller loin ſur le reſte.

Il ſuffit de remarquer que les rapports immédiats des fibres, produiſent cette intuition & cette perſuaſion intime que les axiomes impriment dans l'eſprit.

CHAPITRE XXI.

Du raiſonnement & de la connoiſſance démonſtrative.

La connoiſſance démonſtrative n'eſt autre choſe que le rapport & les propor-

tions des idées intermédiaires des nerfs intellectuels, qui établissent une chaîne de vibrations *entre la majeure & la conséquence.*

CHAPITRES XXII. & XXIII.

Troisiéme suite des loix de l'union de l'ame & du corps. De la volonté & de la liberté.

La découverte n'eût pas été en effet indigne des plus grands génies. Il est inutile de répéter que les vérités relatives aux loix de l'union de l'ame & du corps, sont lumineusement présentées dans plusieurs excellens ouvrages.

TOUT ce que j'ai dit jusques ici, pose uniquement sur cette vérité, que tout ce qui est dans l'entendement, a une raison suffisante dans les fibres intellectuels du cerveau.

Une volition est le mouvement d'un certain système de fibres; pour l'ame, c'est ce qu'elle éprouve. *Il ne s'agiroit pour completter ce traité, que de concevoir le rapport qui peut être entre une volonté, une idée, & des fibres.*

La liberté est le pouvoir de faire ce que l'on veut.

Je veux remuer le bras, je le remue: les

fibres intellectuels meuvent les fibres volitifs. Je ne veux pas en dire davantage, pour donner au Lecteur le plaisir de méditer sur cette théorie.

CHAPITRES XXIV. XXV. XXVI. & XXVII.

Nouvelles réflexions sur l'activité des esprits. Quatriéme suite des loix de l'union de l'ame & du corps. Des habitudes de l'esprit, comment elles se forment. Des passions & des transports passionnés.

L'AME éprouve à la fois deux sensations, l'une de plaisir & l'autre de douleur, par l'efficace de deux fibres sensitifs différemment ébranlés. Le fibre intellectuel qui prend conseil du sensitif, choisit le bien; le volitif obéit au jugement qu'il a porté, & le corps s'éloigne librement de la douleur en se rapprochant du plaisir.

En appliquant à l'esprit ce que je mets sur le compte des fibres intellectuels, on tirera les mêmes conséquences de ma théorie. L'Auteur est homme d'accommodement.

On voit ici par-tout un mélange de vérités connues & de conséquences contraires à celles qui en résultent.

Au reste, de même que l'ame est distincte de ses modifications dans les fibres organiques mûs, & que la résistance n'est autre chose que le mouvement, on voit aussi que les habitudes de l'esprit viennent de celles des vibrations des fibres, & l'on voit facilement comment il faut les fortifier ou les affoiblir. Je n'ai promis que des principes, je suis concis.

On voit seulement du premier coup d'œil que les passions sont des habitudes puissantes de certains fibres volitifs, qui ont pris en affection certains fibres sensitifs, & qui tâchent de mettre de la partie les fibres intellectuels.

CHAPITRES XXVIII. XXIX. & XXX.

De la mémoire & de la réminiscence. De la cause physique de l'imagination & de ses effets. De la méditation.

La liaison des idées explique facilement le phénomène de la mémoire. Les traces

unies dans de certains rapports, ſe réproduiſent & ſe tiennent de maniére qu'une ſeule trace préſente toutes les autres à l'eſprit. Selon que ces traces ont été plus approfondies & plus ſouvent répetées, la volonté ſe les rappelle plus diſtinctement.

La réminiſcence eſt l'acte par lequel l'ame ſe rappelle qu'elle a déjà apperçu les images qui lui ſont préſentées par la mémoire.

L'imagination réproduit auſſi des idées, mais ſouvent elle les altère. Un bon Médecin a découvert deux mouvemens dans le cerveau. Ces deux mouvemens ſont ſans doute deſtinés à faire jouer l'imagination. S'ils ſont trop accélérés, les fibres s'ébranlent, & leur harmonie dérangée, l'inéxactitude & la défectuoſité des rapports produiſent ces erreurs, ces écarts, ces viſions, ces deſordres enfin dont l'imagination eſt ſuſceptible. On peut pouſſer loin ces conjectures.

La méditation appartient à pluſieurs facultés de l'ame, telles que la mémoire,

le jugement, la réminiſcence, & l'entendement qui ſe rend attentif à l'éxamen des rapports.

C'eſt ainſi que j'ai ébauché le mieux qu'il m'a été poſſible, le phyſique des eſprits.

REMARQUE.

Quand ce Médecin n'auroit découvert qu'un mouvement dans le cerveau, ou même qu'il n'en auroit point apperçû du tout, nous n'en ſçaurions pas moins que certaines traces nous rappellent certaines idées par les loix de l'union de l'ame & du corps. Il n'y a point de ſyſtème dans lequel on ne puiſſe faire impunément cette deſcription de l'imagination & de la mémoire.

On penſe que le livre de la nature mis ainſi à découvert, auroit pû ſe paſſer des répliques que l'on a faites. On ſe ſeroit contenté de l'extraire, ſi l'on avoit oſé. On ſe flatte que le peu qu'on y a répondu, achève de mettre dans un grand jour la maniére de raiſonner de l'Auteur. Si on avoit voulu lui oppoſer toutes les objections que ſes raiſonnemens indiquent ſi naturellement, on auroit fait un livre au lieu d'un extrait. Si quelqu'un s'amuſe à le réfuter ſérieuſement, on ſera étonné de la foule d'argumens qui viendront tout-à-coup fondre ſur ſon ſyſtème. L'Editeur de cet extrait n'avoit d'abord voulu répondre qu'à la queſtion des eſſences que l'on va lire, encore étoit-ce uniquement par rapport à ceux qui ont un peu mieux défendu cette cauſe inſoutenable.

RÉFLEXION
DE L'ÉDITEUR
Sur le premier principe du Matérialiſme.

DIRE que l'ame eſt matérielle, *parce que l'eſſence de la matiére ne conſiſte pas dans l'étenduë*, c'eſt, ce me ſemble, haſarder une hypothèſe plûtôt abſurde que dangéreuſe; car c'eſt dire uniquement que l'eſſence de la matiére eſt immatérielle, ou bien que le mot de matiére ne veut rien dire de tout ce qu'il ſignifie dans l'acception reçuë, ou bien c'eſt parler pour le plaiſir de parler, ſans concevoir aucune idée.

COROLLAIRE.

Il réſulteroit de cette doctrine, que, ſi l'ame eſt matérielle, la ſubſtance de la matiére eſt toute ſpirituelle. Ce paradoxe ſe prouveroit à la rigueur,

dès que la premiére hypothèse seroit accordée.

Développement plus étendu du même principe & de ses conséquences.

Etat de la Question.

Si l'étenduë longue, large, profonde, impénétrable & divisible, ne compose pas l'essence de la matiére, elle n'en est qu'une modification. Si l'intelligence qui pense, veut & réflechit, n'est pas l'essence de la matiére ni celle de l'esprit, parce que la matiére est à la fois pensante & étenduë, l'intelligence n'est comme l'étenduë qu'une modification du même sujet.

Voilà deux modifications toutes différentes d'une seule essence dont la Nature est inconnue. Au lieu de deux substances différentes, nous avons donc deux modifications totalement distinctes.

Il est évident que jusqu'ici nous n'avons encore fait autre chose qu'imaginer un in-

connu, & changer des mots de convention, ſans changer la nature des idées que nous ſommes forcés de conſerver.

Faiſons à préſent comme font les Géomètres qui, à la fin d'une opération, remettent à la place de *A* ou de *B*, tels quarrés ou tels triangles repréſentés par ces deux ſignes. Si nous uſons de leur méthode, l'inconnu reſtera tel qu'il étoit, parce que malgré nôtre opération, nous ne le connoîtrons pas mieux qu'auparavant, & que nous n'aurons acquis aucune preuve de ſon éxiſtence. Nous aurons donc encore à la place des deux modifications de cet inconnu, d'une part l'aſſemblage diſtinct & inſéparable de l'impénétrabilité & des trois dimenſions de l'étenduë capable de mouvement &c. De l'autre part l'aſſemblage diſtinct & inſéparable de la penſée, de la réflexion, du ſentiment & de la volonté, capable de tel déſir, de telle idée &c.

RÉSUMÉ.

Il eſt donc évident que de quelque maniére que l'on retourne la queſtion, l'union des modifications de l'intelligence,

comme la penſée, la réflexion, la volonté, &c. ſuſceptible de crainte & de deſir, &c. n'eſt pas l'union des modifications de l'étendue ſolide & impénétrable, &c. capable de mouvement & de repos, &c. modifications ou ſubſtances, ces deux.... comme on voudra les nommer, ſont donc auſſi différentes entre elles, que le ſont entre eux les véritables modes renfermés dans chacun de ces aſſemblages. Il eſt donc impoſſible à la raiſon de les confondre, & de ſuppoſer qu'elles pourroient être plus différentes. De plus, ces deux modifications ſéparées forcément par l'eſprit, le ſont continuellement par la Nature. Effectivement nos ſens unis au ſentiment intime nous répètent ſans ceſſe que l'eau, la terre & les parties ſubtiles de la flamme, qui ſont compoſés de l'étendue & de ſes attributs indeſtructibles, peuvent éxiſter ſans la penſée.

Nous ſommes donc premiérement obligés de convenir (en dépit de l'inconnu que nous avons imaginé,) 1°. que la vertu n'eſt

pas plus différente de la couleur aux yeux de la raiſon, que l'étenduë l'eſt de l'intelligence.

2°. Que l'expérience & le ſentiment intime, joignent ici l'authorité de la perſuaſion à la conviction de l'eſprit. Que faudroit-il de plus pour ſe perſuader que le corps & l'eſprit ne ſont pas une même choſe?

DERNIÉRE CONCLUSION.

1°. Si le prétendu *mode* penſant eſt ſi différent du prétendu *mode* étendu, qu'il ſoit impoſſible à l'eſprit de les confondre, ſi la nature les ſépare ſans ceſſe viſiblement, s'ils ne peuvent être conçus qu'abſtractivement l'un de l'autre, il eſt de la même évidence qu'ils ont tous les deux la même eſpèce de réalité, parce qu'ils contiennent tous deux un certain aſſemblage de modalités diſtinctes & inſéparables. Ils ont en cela une ſi parfaite reſſemblance, qu'il n'eſt pas plus facile d ſéparer ſans abſtraction le jugement, de la volonté, que l'impénétrabilité, d'une forme quelconque.

2°. S'il n'eſt pas poſſible à l'eſprit de concevoir une particule quelconque de matiére autrement que diviſible, il ne lui eſt pas plus aiſé de concevoir une intelligence avec des parties; car il eſt impoſſible de ſonger à une intelligence, ſans ſe repréſenter ce moi indiviſible qui nous conſtituë, ſans voir enfin une ſeule & unique choſe, auſſi néceſſairement que l'on voit un compoſé de parties dans le plus petit atôme.

D'après ces obſervations, comment ceux qui croyent que par la nature des choſes, chaque particule de l'étenduë, (mode ou ſubſtance,) eſt néceſſairement indeſtructible & toujours diviſible, comment ceux-là ſe diſpenſeroient-ils de croire que chaque intelligence, (mode ou ſubſtance) qui ne peut ſe diviſer ſans s'anéantir, conſerve auſſi néceſſairement l'aſſemblage inſéparable de ſes modalités.

Après avoir ainſi fait entrer comme de force la conviction dans l'eſprit, il eſt aiſé de perſuader à l'imagination que, puiſque l'on voit des compoſés d'étenduë & d'intelligence

telligence, & de l'étenduë ſans intelligence, l'analogie toute ſeule nous conduit à penſer qu'il peut y avoir des intelligences qui ne tiennent à aucun corps : Si les yeux voyent des corps, l'eſprit voit des intelligences.

Queſtions ſurabondantes que l'on peut faire aux Matérialiſtes, ſeulement pour exercer leur eſprit.

APRÉS s'être prêté à l'alphabet obſcur de ceux qui s'amuſent à réformer la langue pour interpréter la nature ; après avoir détruit leurs conſéquences par leurs principes, on peut ſans indiſcrétion leur demander quel eſt cet inconnu qu'ils appellent une eſſence ?

Contient-il quelque autre modification que l'étenduë & la penſée ?

S'ils ignorent les modalités dont il eſt ſuſceptible, comment ont-ils ſçu certainement que l'étenduë & l'eſprit lui conviennent ?

TAYLOR INST. OXFORD

Comment cet inconnu peut-il contenir deux modes ſubſtantiels qui peuvent ſe ſéparer ?

Quand à la mort, la penſée & l'étenduë ſe diviſent, avec laquelle des deux le ſujet reſte-t-il ?

Comment fait-il pour recouvrer le mode qu'il a pû perdre ?

Si ces deux modes ſont inſéparables d'un même ſujet, comment peuvent-ils ſe deſunir ?

Il ne ſeroit pas indigne d'un homme d'eſprit de chercher à réſoudre ces queſtions.

Il ne manquoit qu'une *Poſt-face* à l'Extrait d'un pareil Livre.

POST-FACE.

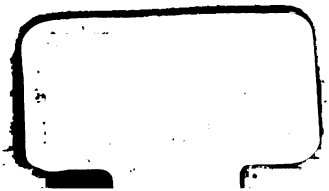
UN ſyſtème qui ne peut s'étayer que par des ſophiſmes groſſiers, ſe détruit en raiſon de la méthode & de la hardieſſe de l'Auteur. On voit effectivement que le Livre *de la Nature*, qui, ſans reſpecter la Raiſon ni la Religion, a franchi toutes les bornes avec une marche géométrique,

n'en eſt que plus décrédité. Qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'il ne répugnât pas au bon ordre d'en permettre le cours, & que l'on pût même penſer qu'il eſt l'ouvrage d'un homme célèbre & éclairé ! Il ſeroit impoſſible alors de ne pas ouvrir les yeux ſur le vice radical du ſyſtème. Quel ſeroit le plaiſant embarras de tant de gens qui cherchent à ſe le perſuader ! Pourroient-ils s'empêcher de remarquer combien les préjugés des Eſprits-forts, que l'on a ſi généralement ſubſtitués à ceux des Eſprits-foibles, ont retardé les bienfaits de la ſaine Philoſophie ? Je ne ſerois cependant pas étonné que les premiéres règles du bon-ſens qui appartiennent à tous les hommes, repriſſent enfin leur premier empire. Qui ſçait même ſi elles ne pourroient pas s'étendre au point de s'oppoſer à l'avenir aux incurſions de tant d'eſprits médiocres ? Cet événement ſeroit-il au fond plus extraordinaire que les progrès incroyables d'une ſtupidité ſi inférieure à la Nature? J'avoue qu'il y a toujours eu peu de ſages & beaucoup de ſots ; mais le mal étoit moins grand, lorſqu'il y avoit moins de Lecteurs, lorſque le génie avoit plus d'autorité, lorſqu'un petit nombre d'hommes éclairés tranſmettoient lentement, mais ſûrement, la certitude de leurs déciſions. Depuis le par-

tage presque égal des demi-connoissances, on a vû dans la République des Lettres une anarchie universelle, on a vû qu'elle s'est avilie à proportion de ce qu'elle s'est étenduë. En effet que pouvoit-on attendre d'un peuple d'enthousiastes imbécilles & de demi-sçavans qui nourrissoient réciproquement leur folie, & qui se croyans tous égaux, comptoient les voix au lieu de les peser. Peut-être que de l'excès du mal, il en résultera du bien; peut-être que l'on se blasera sur l'art des sophistes & des tournures; peut-être que le grand nombre finira par apprécier ce qu'il se croira capable de faire; peut-être touchons-nous au moment où le sentiment & l'instinct de la raison feront à jamais fixés par l'habitude de réflechir. On pourra compter sur cet heureux prodige, lorsque l'on verra peu de Livres nouveaux, un petit nombre de grands hommes, & une multitude de Lecteurs tranquilles & sensés.

FIN.

ERRATA.

Page 16. ligne dern. qu'ils se développent au même instant, *lisez*, qu'ils ne sont qu'une même chose.

52635251